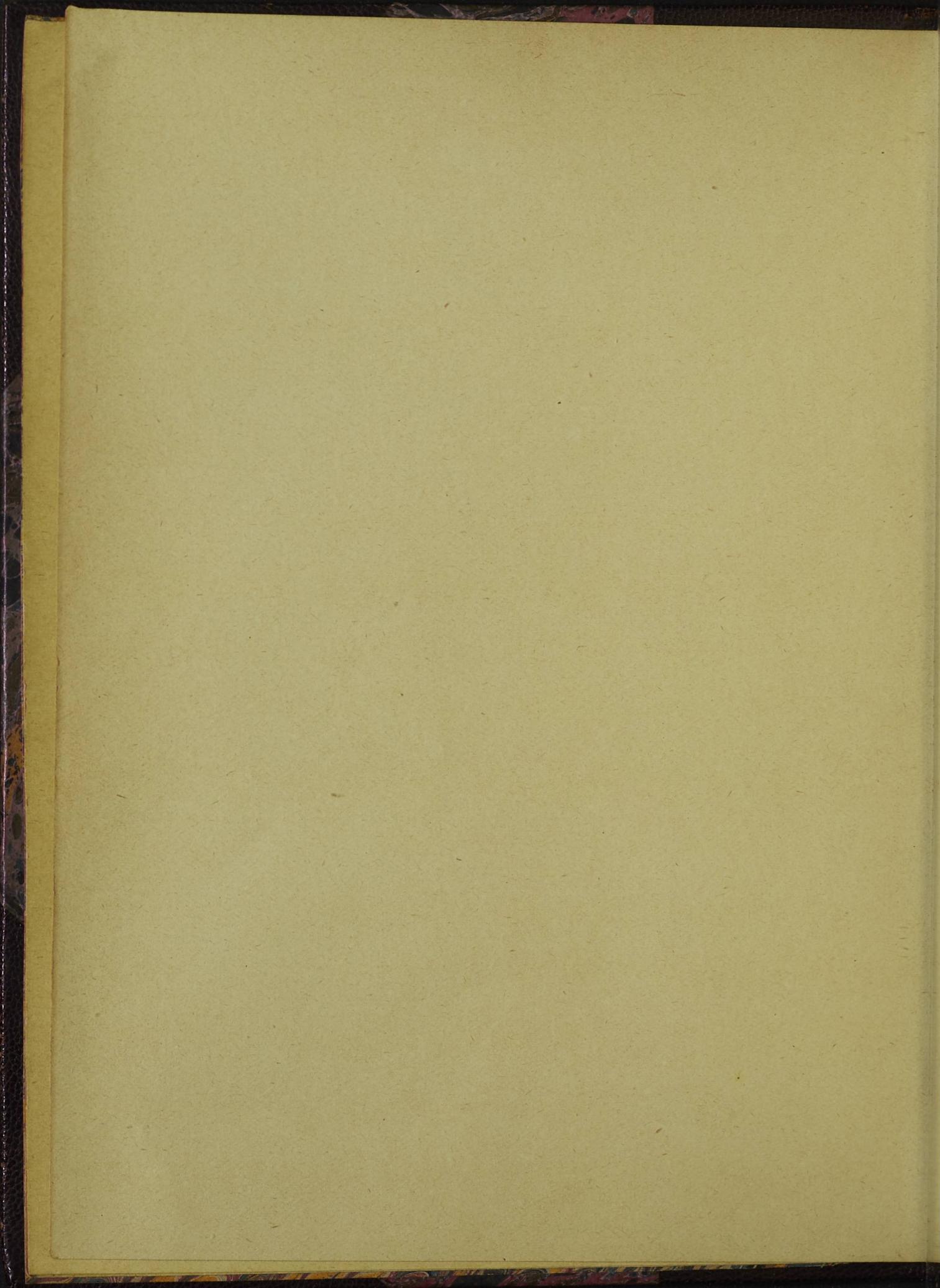






MLP 20076



J. O. T...

GRÉGOIRE LE ROY

LA COURONNE
DES SOIRS

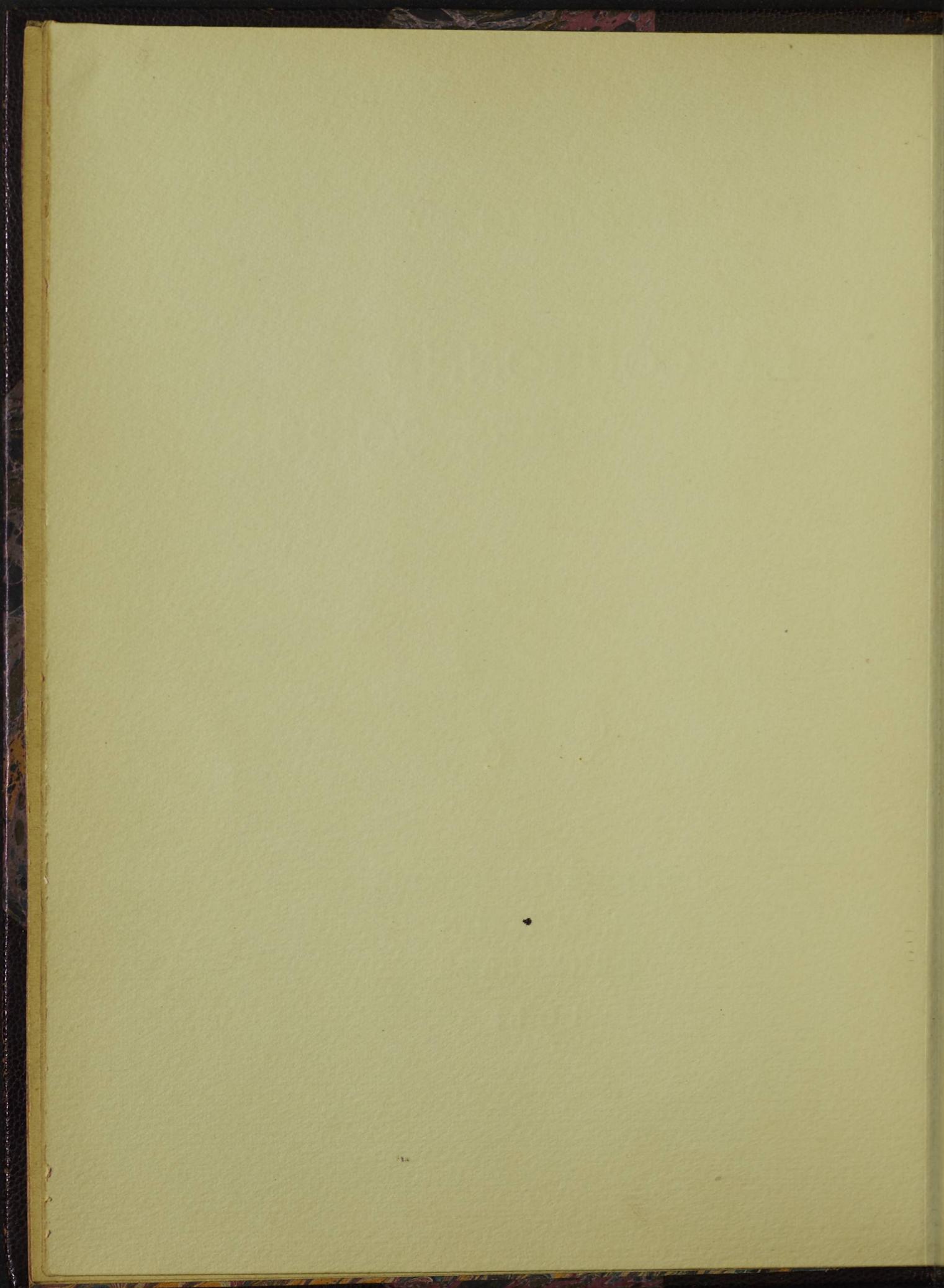


ÉDITIONS DU MASQUE

H. LAMERTIN

BRUXELLES

1911



à Monsieur C. James
hommage amical
L'Épave

LA COURONNE DES SOIRS

DU MÊME AUTEUR

<i>La Chanson d'un Soir</i> (poèmes)	épuisé
<i>Mon Cœur pleure d'Autrefois</i> (poèmes)	épuisé
<i>La Chanson du Pauvre</i> (poèmes)	

Paris. Mercure de France.

1 vol.

GRÉGOIRE LE ROY

LA COURONNE
DES SOIRS



ÉDITIONS DU MASQUE

H. LAMERTIN

BRUXELLES

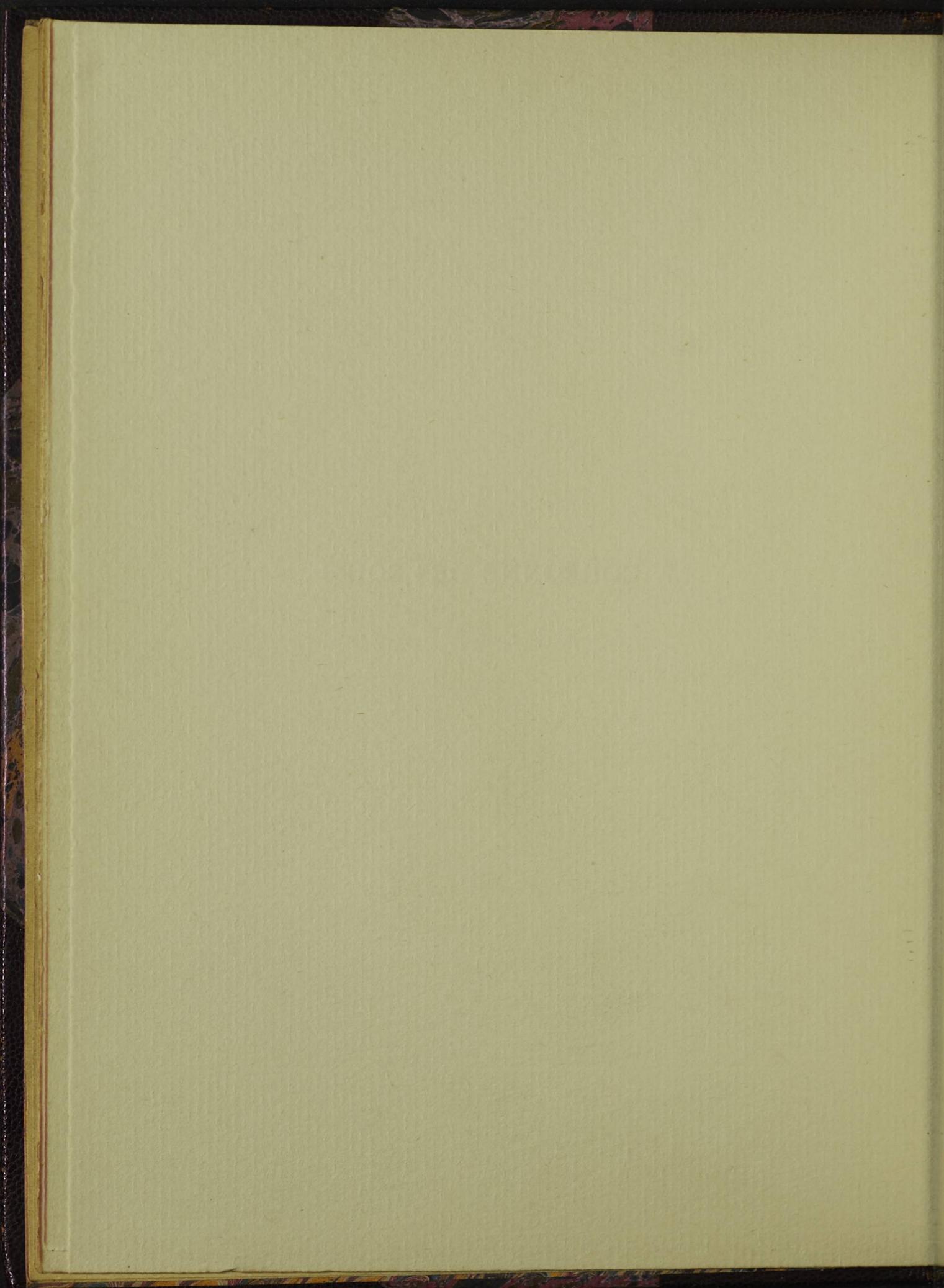
1911

Il a été tiré de cet ouvrage :

Cinq exemplaires sur Japon Impérial
numérotés de 1 à 5.

Quinze exemplaires sur Hollande
numérotés de 6 à 20.

LA COURONNE DES SOIRS



Au Seuil de l'Âme

*Ce soir est doux et merveilleux ;
Il a des lèvres qui me touchent ;
Il a des mains, il a des yeux ;
Je sens son baiser sur ma bouche.*

*Et pour abréger le chemin,
Venu du fond de tout mon être,
Mon cœur est monté vers mes lèvres
Et vers mes yeux et sur mes mains.*

*Je suis au seuil même de l'âme,
Je ne sais pas ce que j'attends
Mais, dans ce merveilleux instant,
Ne peut venir que Dieu lui-même.*

*Ma vie ainsi est plus profonde ;
La Nature et mon âme ont fait
Leur part du lumineux trajet
Qui mène à l'horizon du monde.*

*L'Inconnu dont mon cœur est sombre
Et l'heure de ce soir divin
Se sont assis sous la même ombre,
Comme deux pèlerins.*

Acquiescement

*J'aime ce soir d'automne avec son doux silence
Qui cache à mes regards la mort de la saison ;
Mon esprit, libéré de la terre, s'élance
Vers les calmes sommets de la sage raison.*

*Un même effacement en moi-même s'opère
Où s'endorment mes sens, las comme des amants,
Et mon cœur semble vide et comme solitaire
De tous les beaux trésors que m'ont volés les ans.*

*Je regarde en arrière et, dans mes souvenirs,
Je vois brûler toutes les heures de ma vie,
Et l'une enflamme l'autre et mon âme éblouie
S'étonne de les voir si simplement mourir.*

*C'est un gai flamboiement, une flamme soudaine
Que le vent d'un beau soir exhale vers les cieux ;
Puis la flamme s'abat et, dans toute la plaine,
Un voile de fumée s'étend devant mes yeux.*

*L'heure comme le ciel devient grise et douteuse ;
Tout se confond en eux, tout se confond en moi ;
C'est mon regard qui pense et mon âme qui voit,
En un doux glissement d'inconscience heureuse.*

*Je ne regrette rien ; j'acquiesce et m'incline ;
Et le dernier adieu du dernier abandon
S'est tu, comme s'est tue, au flanc de la colline,
La voix qui rappelait la mort de la saison.*

Les Silences

A GEORGES MARLOW

*Il est un âge, âge triste, heure obscure,
Où l'homme, fatigué des rêves d'aventures,
Détourne les yeux de là-haut
Vers l'auberge du bon repos.
Les simples et douces pensées,
Humbles servantes empressées,
De leurs soins menus et discrets,
Vont tâcher d'endormir les infinis regrets ;
Rallumer, dans le cœur, le feu des souvenirs
Et chasser du foyer les espoirs importuns*

*Pour que, furtivement, ils entrent un à un,
Les grands Silences.*

*Silence de nos souvenirs
Sur qui tombe déjà la neige des années ;
Silence de l'amour dont nul ne vient fleurir
La tombe abandonnée ;
Silence de tous nos espoirs
Qui sont tombés, comme des pauvres, sur les routes ;
Silence de la foi, dont la vie et le doute
Ont éteint le flambeau vacillant dans le soir !*

*Ils entrent doucement, ces silences nos frères,
Comme des moines blancs, rigides et sévères,
Et, tout en se taisant, s'assoient à nos côtés...
Et la maison alors s'emplit de vérité.*

*Avant qu'ils fussent là, nous ne voyions du monde
Que le jeu, dans nos yeux, de ses fleurs et ses fruits,*

*Mais, aussitôt entrés, nos âmes plus profondes
Avec notre pensée ont exploré la nuit.
Chacun d'eux nous révèle un secret de la vie
Et leur face illumine une ombre du destin
Et nous savons, par eux, si la route suivie
Était celle que Dieu nous montrait de la main.
Nos amis, nos enfants, tous ceux dont l'existence
Semblait intimement liée à notre sort,
Nous les voyons au loin, seuls dans la lutte immense,
Livrés à l'Infini, la Souffrance et la Mort.
Nous pensions que leurs mains que nos mains ont
[pressées,
Que les mille regards de nos yeux dans les leurs,
Que nos voix qu'unissait une même pensée,
Que tant d'espoirs communs, tant de mêmes douleurs,
Que tant de soirs vécus sous une lampe unique,
Tant d'heures que marquait, sur un même cadran,
La même horloge fatidique,
Scellaient à tout jamais nos destins convergents ;
Nous voilà seuls soudain et si loin de la vie*

*Qu'enfin nous mesurons la distance infinie
Qui nous divise et nous sépare tous.*

*Ces purs regards d'enfant, ces belles mains pressées,
Ces voix qui s'enlaçaient comme des fleurs tressées,
Se sont touchés peut-être et se sont reconnus,
Mais comme des amis, presque des inconnus,
Qui reprendront demain leur propre destinée.*

*Et maintenant que le silence écarte au loin
Les mensonges d'amour dont nos sens avaient soin,
Voyez, dans l'univers, votre âme abandonnée !
L'enfant de votre sang qui, d'un geste pieux,
Un dernier soir, viendra pour vous fermer les yeux,
Voyez comme il est un, comme son sort est autre,
Et combien son destin est éloigné du vôtre !
Il entre dans la vie ! Il n'est donc plus à vous !*

*Tous ainsi s'en iront vers ce qui les appelle
Jusqu'à ce que tout seul et dépouillé de tout,
Vous soyez pauvre et nu devant l'heure éternelle !*

*Et, voyant votre cœur comme un temple sans dieu,
Et votre âme fermée à toute joie nouvelle ;
Voyant vides vos mains et vos yeux sans clarté,
Vous vous demanderez quel lien véritable
Peut unir cette chose infime et lamentable
Que vous êtes... à l'Immortalité !*

Sagesse

*Mon cœur était jadis comme un jeune animal,
Ardent, vif et fougueux, prêt à toute folie,
Bondissant dans l'espace, ivre de plus de vie
Et rien ne l'arrêtait, ni le bien, ni le mal.*

*Mais mon cœur a vieilli. L'ardente et folle bête
Qui mordait au hasard, même une main d'enfant,
Interroge la Vie et devine à présent
L'ordre silencieux de la Raison, son maître.*

*Chien fidèle et qui veille, il garde la maison,
Sachant que tout est là dans la maison qu'il garde ;
S'il détourne la tête, il sent que la Raison,
Avec des yeux de doux reproche, le regarde.*

*Et quand, parfois, la nuit, il se rappelle encore,
En des songes nerveux, ses courses dans la plaine,
Soudain il est debout, car le bruit de sa chaîne
L'a réveillé de l'ombre... il aboie au voleur.*

*Pour défendre mon cœur contre ses ennemis
Je le retiens captif au sommet d'une roche,
Dans un donjon dont je protège les approches
Par quatre autres donjons fidèles et soumis.*

*La Désillusion de mes pauvres amours
Habite le premier, signalant les surprises
A l'homme au front pensif, l'homme à la barbe grise,
Qui veille, un peu distrait, du haut de l'autre tour.*

*Vient alors la Pensée qui garde le troisième ;
Sereine, indifférente aux jeux qui vont finir,
Elle met sa noblesse à trouver en soi-même
Ce que rien, ici-bas, ne lui peut plus offrir.*

*Et la Sagesse enfin, la fidèle entre toutes,
Qui puise en son devoir sa source de bonheur ;
Qui s'est fait un manteau de sa propre douleur,
Un trésor de ses pleurs, une arme de son doute ;*

*Celle que rien n'émeut et seulement s'étonne
Quand le Destin laisse passer un jour heureux ;
Qui regarde un enfant et, devant ses yeux bleus,
Trouve le sort meilleur et la vie encor bonne ;*

*Celle qui voit la Vie et la Mort tous les jours,
Mais belles toutes deux comme des sœurs divines
Qui, se tendant la main en un arceau d'amour,
Voient passer sous ses fleurs le monde qui chemine ;*

*La Sagesse, si près de la Vie immortelle,
Si près de la Nature et si proche des cieux,
Que notre âme déjà se confond avec Dieu
Et que tout l'Infini vient se confondre en elle.*

*Vous voilà pris, mon cœur, entre les mille mailles
De vos amours et dans les rêts de vos bontés !
Vous aurez beau vous armer en bataille,
Appeler au secours l'ordre et la volonté.*

*Vous êtes pris, mon cœur, comme l'insecte d'or
Dans le calice d'une fleur soudain fermée
Ou bien, plus simplement, comme une mouche encor
Qu'en sa toile savante embrouille une araignée.*

*Vous voilà pris, mon cœur, car un enfant vous tient
Comme un oiseau sans force entre ses mains qui
[tremblent ;
Plus vous vous débattrez, plus ses dix doigts ensemble
Resserreront leur mort... et vous ne direz rien.*

Salut au Printemps

*Comme un vieillard, honteux de son air de misère
Quand sonne autour de lui le rire des enfants,
L'hiver s'enfuit au loin et, dans les plis austères
De son manteau de pauvre, il emporte le vent.*

*Dans le ciel matinal erre encore un nuage,
— Echarpe que l'hiver a perdue en chemin, —
Mais le fond de l'azur, divinement serein,
Est doux et bienveillant comme l'âme d'un sage.*

*Et te voilà, comme un ami que je retrouve,
Mon beau Magnolia ! toi le premier en fleurs !
Et vous tous, arbres chers, dont les bourgeons s'entr'—
[ouvrent,
Comme autant de désirs réveillés en mon cœur.*

*Le chant de vos oiseaux et vos fleurs éclatantes
Comme des cris d'enfants ou le rire des dieux,
Feront à mes loisirs des ombres bien vivantes,
L'été, lorsque le jour sera vers son milieu.*

*Sans briser le silence en vaines paraboles,
Vos mystères profonds me diront leurs secrets
Et je saurai pourquoi les arbres murmuraient
Aux rêveurs de jadis les divines paroles.*

*Des blés murs, à midi, parmi les pommiers blancs,
Dans le soleil qui danse au-dessus de la plaine,
Je verrai s'éveiller, indécise et lointaine,
L'image de Cérès aux seins rebondissants.*

*Dans l'ombre des buissons, les faunes poursuivront
Les essaims amoureux des nymphes fugitives
Et Vénus renaîtra des flots que charmeront
Les infinis baisers des étoiles pensives.*

*Alors je comprendrai pourquoi les dieux sont nés,
Et, dans mon âme unie à l'âme universelle,
Je saurai qu'ils ne sont que les enfants aimés
Dont l'homme heureux peupla la terre maternelle.*

A mon Enfant

*Enfant, dans ta robe en clarté,
Comme en un beau jardin d'été,
Tu portes l'ombre et la lumière ;
Partout où passeront tes pas
Le bonheur s'épanouira,
Car le printemps n'est que ton frère.*

*Tu vas, tu cours et tu reviens ;
Tes yeux voient sans regarder rien*

*Et, sans savoir, tu es heureuse ;
Tu ris en passant devant moi,
Les fleurs s'écartent devant toi
Au vent de ta robe frôleuse.*

*Tu ne sais pas qu'en ce moment
— Car tu n'es encor qu'une enfant —
Une âme, en toi, commence à naître ;
Cette heure d'un simple matin,
Ce beau soleil et ce jardin,
Ce banc où tu me vois peut-être,*

*Un jour, seront des souvenirs.
Tout sera mort ; tout doit mourir,
— Ce printemps, moi-même et ces roses. —
Mais tout, un jour, tout renaîtra ;
Ce que tu vois tu le verras
Et tu sauras le sens des choses.*

*Les heures se vivent deux fois :
Aujourd'hui par les yeux qui voient,
Demain au gré des consciences.
La mémoire va butinant ;
L'âme est la ruche où le présent
Elabore les souvenirs.*

L'Ame

*L'oiseau qui passe dans l'azur ;
Le vent qui fait bouger les feuilles ;
Le silence qui se recueille
Après la chute du fruit mûr ;*

*Toutes les choses d'ici-bas,
— Qu'elles demeurent, qu'elles passent, —
Naissent, demeurent et s'effacent
Aux flancs du vase de cristal.*

*Elles furent son âme à leur tour,
Et leur reflet toute sa vie !
Mais vienne l'ombre et tout s'oublie :
Dans la nuit, le cristal est mort.*

*Regarde dans ton âme, enfant !
Tu crois qu'elle contient le monde
Et que ta volonté féconde
L'heure que t'accorde le Temps.*

*Ton âme n'est que le reflet
De l'Infini qui passe,
Un peu de mort et tout s'efface...
Nul ne sait plus que tu étais.*

La Barque

*Dans une crique abandonnée,
Loin des villes et loin des ports,
J'ai vu la barque ruinée
D'un pêcheur depuis longtemps mort.*

*Ce n'est plus qu'une pauvre épave
Qu'usent les flux et les reflux ;
De la poupe jusqu'à l'étrave
Rien, bientôt, ne restera plus ;*

*Mais le squelette des nervures
Fait qu'à travers les âges morts
Sa forme et sa beauté perdurent ;
Son âme, en un mot, vit encor.*

*Les choses autant que nous-mêmes
Ont leur part d'immortalité ;
Si je survis en ceux qui m'aiment,
Elles, durent par leur beauté.*

Le Souvenir

*L'âme est la source où se contemple
Le souvenir de notre vie ;
La source a passé près d'un temple
Dont la déesse est endormie.*

*Ceux-là, seuls, qui la réveillèrent
Connaissent le secret des choses ;
Ils en gardent l'image claire
Dans l'ombre des paupières closes.*

L'Eau des Sources

*Eau des sources, miroir qui passes !
Comme les yeux tu reflètes le monde
Et la voûte des cieux jamais n'est si profonde
Que tout son infini, en toi, ne trouve place.*

*Eau des sources, miroir de fée !
Je te prends dans ma main en conque ;
Je te brise en larmes quelconques
Et l'image demeure, à peine un peu troublée.*

*Eau des sources, miroir magique !
Qui ne s'est tu d'un grand silence
Devant la vision tragique
Qu'éveillait, en toi, sa présence ?*

*Narcisse, que regarde-tu
Dans le miroir des ondes claires ?
L'on dirait que, pour toi, la terre
N'existe plus !*

*Ne vois-tu pas le beau printemps
Qui nimbe de joie ton visage ?
Comment peux-tu bien si longtemps
Ne contempler que ton image ?*

*Narcisse ! Je fais comme toi
Et cela depuis des années...
Je me regarde au fond de moi
Pour y lire ma destinée ;*

*Pour me comprendre et me connaître,
J'ai fait de mon âme un miroir
Où je croyais que j'allais voir
Le reflet de mon être.*

*Mais l'onde était mystérieuse
Ou les passions la troublaient
Car toujours de nouveaux aspects
Variaient l'image anxieuse.*

*Et maintenant voici le soir !
Vois-tu, Narcisse, les mirages
Frissonner au fond du miroir ?
L'ombre va noyer ton visage...*

*Et pour mon âme aussi sans doute
C'est l'heure de ne plus se voir
Car l'image disparaît toute
Qui se révélait au miroir ;*

*Et j'ai beau regarder encore,
Je ne puis plus me reconnaître :
Ce que j'étais ou croyais être
S'absorbe dans l'ombre et la mort.*

*La nuit sans lune et sans étoiles
Se coule au miroir et l'éteint,
Noyant dans les plis de son voile
La Vision de mon Destin.*

*Mes vieilles mains ne sont plus faites
Pour s'orner d'or et de bijoux
Et le pampre autour de ma tête
Me donnerait l'air ivre ou fou ;*

*Mes pas qui chancellent et tremblent
Comme s'il faisait nuit toujours,
Ne vont plus jusqu'au seuil du temple
Où règnent les dieux et l'amour.*

*Mais mes yeux qu'obscurcit le voile
De tant de pleurs brulants et vains,
Voient mieux à présent les étoiles
Que la coupe que tient ma main.*

*Et toute mon âme est si claire
Et si sereine et si matin
Qu'à peine encore elle diffère
Des pelouses de mon jardin.*

L'Hôte inconnu

*Je vins un soir ; tu étais à ta porte,
Claire et debout dans le soleil mourant ;
Mes yeux t'ont vue et, dans ce seul instant,
Ma vie est née de mon enfance morte.*

*D'abord tu parus étonnée ;
Tu te disais : « Que me veut-il,
» Ce pauvre de la Destinée
» Qui semble partir pour l'exil ? »*

*Et dans tes yeux, comme aussi dans les roses
Qui fleurissaient la porte autour de toi,
Je vis une ombre... Ombre ou nuit pour les choses,
Mais, dans tes yeux, c'était l'amour, je crois.*

*Lors tu m'as dit, mettant la tienne
Dans la main que je te tendais :
« Pauvre passant, d'où que tu viennes,
» Ce soir pourtant, je t'attendais.*

*» Depuis toujours il semble que j'attende
» Un inconnu qui réveille mon cœur.
» Alors pourquoi tes deux mains qui demandent ?
» Pourquoi tes yeux profonds comme des pleurs ? »*

*Et je t'ai dit : « Enfant tranquille,
» Sous mon manteau de pauvreté,
» Vois, je suis un dieu qui s'exile
» Du paradis de la beauté.*

- » *De toi je veux une divine aumône :*
- » *Ton jeune amour, cette clarté du cœur ;*
- » *Et je ferai, enfant, si tu le donnes,*
- » *Naître en ta nuit le printemps du bonheur.*

*« Oui, toi qui pleures solitaire
Dès que le jour s'évanouit,
Tu aimeras le grand mystère,
Que cache l'aile de la nuit !*

- » *Le rossignol chantera dans ton ombre,*
- » *L'ombre et le temps seront pleins de ta voix*
- » *Et tu sauras que des anges sans nombre*
- » *Sont dans le Temps et l'ombre autour de toi. »*

- « Mais ce sera la mort suprême :*
- » *La solitude de l'amour ;*
- » *Tes espérances elles-mêmes*
- » *Fuiront loin de toi tour à tour !*

*« Dis-moi, ne crains-tu pas ce dieu funeste ?
» Enfant, veux-tu qu'il passe son chemin ? »
Et tu m'as répondu simplement : « Reste »,
Et, sans regret, tu m'as donné ta main.*

*L'habile joaillier qui puise en son trésor
Les pierres dont l'éclat rend ses mains lumineuses,
Mesure leur distance et les sertit dans l'or,
Selon le rythme aimé d'ondes mystérieuses ;*

*Tel l'ouvrier des nuits, le savant taciturne,
A l'heure où l'Infini, de ses profondes urnes,
Déverse, en un divin et pur ruissellement,
Les astres qui vont luire au seuil du firmament.*

*Joaillier fabuleux, le Ciel est son écrin ;
Il choisit son étoile ; il la pèse et mesure ;
Fixe sa place, et sa pensée hardie et sûre
Sertit dans l'univers les mondes en chemin.*

*Je ne serai jamais cet artisan sublime
Dont le savant labeur est un travail de dieu
Et mon humble destin, moins familier des cîmes,
N'écrira point les lois qui régissent les cieux ;*

*Mais mon âme, accoudée aux terrasses du soir,
Contemple avec ferveur les étoiles qui prient,
Et nul astre ne luit auquel ma rêverie
N'ait noué le secret d'un deuil ou d'un espoir.*

La Nuit

*Voici la nuit qui marche et s'avance vers nous !
Il faut se prosterner et tomber à genoux ;
Voici la nuit, la douce nuit, la nuit sévère
Qui, de ses pieds ailés, vient de toucher la terre.*

*Au devant d'elle vont l'amour et la souffrance ;
Et, pour que l'un et l'autre y trouvent leur soutien,
Elle amène ici-bas, les tenant par la main,
Celles qui sont ses filles : l'ombre et le silence.*

*Nuit patiente et douce ! O lune maternelle !
Vous êtes bien la sœur de tout ce qui se plaint
Et de tout ce qui vit, de notre terre enfin,
Car la pensée, en vous, se puise comme en elle.*

*Si le soleil, comme un amant, peut caresser
La plaine et l'Océan, les fleuves et les cîmes,
Vous seule avez le don de les faire penser
Sous la discrète ardeur de vos rayons intimes.*

*L'âpre vie et la chair sont les filles du jour,
Mais l'âme qui recherche et qui scrute les causes,
Et les dieux qui ne sont que la pensée des choses
O nuit ! O douce nuit ! sont nés de vos amours.*

*C'était bien, ce matin, un premier jour d'automne
Et j'ai voulu revoir une dernière fois,
Avant ce long hiver dont déjà je frissonne,
Mes chemins familiers dans la plaine et les bois.*

*Hier encor j'étais leur hôte solitaire
Et pourtant, aujourd'hui, quand je les ai revus
Quel vent chargé de temps avait soufflé sur terre
Pour qu'une nuit suffît à les rendre si vieux ?*

*Quelle étrange saveur imprégnait toutes choses,
La nature et moi-même et jusqu'à mon manteau !
Elle avait le parfum des herbes du tombeau
Et le goût des regrets où le Passé repose.*

*J'en ai subi le charme et, tout le long du jour,
J'ai livré, j'ai repris, mais j'ai rendu mon être
A cet envoûtement où la Mort et l'Amour
Se faisaient, tour à tour, la servante et le maître.*

*Puis vint le soir, un soir inattendu
Comme un courrier de deuil qui vient avant son
[heure,
Et je m'en fus à pas pressés vers ma demeure
Où l'hiver me suivit à mon manteau pendu.*

*Mais quand je fus rentré, que j'eus fermé la porte
Et que je fus assis devant mon feu de bois,
L'humidité du vent, la senteur des grands bois
Et la saveur de rouille et d'or des feuilles mortes,*

*Des plis de mon manteau mouillé de leurs haleines,
Montèrent lentement vers mes yeux et mes mains
Et vers mon âme aussi où je me vis soudain
Tout autre qu'au matin dans les bois et la plaine.*

*Une branche d'orme pleureur
Frôle, par moments, ma fenêtre
Et ce bruit fait que dans mon cœur
Peu à peu le regret pénètre.*

*La branche se lamente et dit
Que le temps abrège ses heures
Et que, demain plus qu'aujourd'hui,
L'ombre envahira nos demeures.*

*Il semble que la terre entière
Soit en attente d'un malheur...
Je voudrais abriter mon cœur
Sous quelque rêve moins austère,*

*Et, comme un enfant, me blottir
En un coin secret de mon âme,
Eclairer ma pensée aux flammes
Plus douces de mes souvenirs.*

*Toutes les larmes de la vie,
Par moments, montent à nos yeux ;
Tous les sanglots mystérieux
De notre âme qui pleure et prie.*

*C'est aux heures de grand silence,
Quand rien du monde ne distrait,
Ne finit, ni ne recommence,
Fût-ce une ombre, fût-ce un reflet ;*

*Quand on est seul devant son âme
Comme on est seul devant la mer ;
Quand on oublie enfants et femme
Et qu'on s'abstrait de l'univers.*

*Notre âme alors semble soudain
En amertume si profonde
Que l'on dirait qu'elle contient
Toutes les tristesses du monde.*

*Serait-il vrai que le silence
Et la douleur soient son essence ?
Serait-il vrai que si parfois
Elle s'éclaire un peu de joie,*

*C'est qu'un lointain rayon du jour
Tombe de la terre et la touche
Et que l'enfance ou que l'amour
A mis un sourire à sa bouche ?*

*Ce soir, mon âme pleure et prie
Et je sens monter à mes yeux
Tous les sanglots mystérieux,
Toutes les larmes de la vie.*

Le Pauvre

*Je suis encor, je suis toujours
Le Pauvre qui attend son tour
Devant la maison de la Vie.*

*Lorsque tant d'autres sont entrés,
Et, de leurs gros souliers ferrés,
Ont foulé marbres et tapis ;*

*Quand je les sais joyeux, assis
Autour de tables bien servies,
Le dos au feu, sous les lumières ;*

*Devant la maison de la Vie,
Dont je vois les fenêtres claires,
Je suis encor, je suis toujours*

Le Pauvre qui attend son tour.

*C'est le premier jour de l'automne ;
Les beaux silences de l'été
Ont fait place aux vents monotones
Qui soufflent de l'Eternité.*

*Dans l'âme, comme sur la terre,
Voici l'âpre et dure saison,
Et le rêve plus solitaire
Se fâne au vent de la raison.*

*Voici les heures de tristesse
Où des mains frôlent notre esprit ;
Où d'étranges présences naissent,
Dehors, au seuil de notre nuit.*

*Elles sont là, nos cœurs s'enfièvent ;
Elles sont là, toujours plus près ;
D'où viennent-elles ? Je ne sais...
Leur nom expire sur mes lèvres.*

*Le silence nous les amène
Comme les sœurs de nos destins,
Mais elles portent, dans leur sein,
Toutes les souffrances humaines.*

*Douce et triste, elle vient, le soir,
Se promener devant la porte,
Le visage voilé, de sorte
Que jamais on ne la peut voir.*

*Elle est la fée des jours mauvais
Dont la présence est sans raison,
Qui n'entre pas, mais que l'on sait
Là, tout près, devant la maison.*

*Fidèle comme la prière,
Comme la mort et la douleur,
Elle attendra, durant des heures,
Aujourd'hui, demain, comme hier.*

*Nous ignorons quel est son rôle,
Qui l'envoie et d'où elle vient,
Mais ce qu'on sait, c'est qu'il n'est rien
Qui tant, au monde, nous désole.*

La Mort est là

*La mort est là ; la mort arrive ;
La mort vient par tous les chemins.
Elle est encor sur l'autre rive,
Mais demain ?*

*Dans le clapotement des eaux
Ecoutez-la ; c'est la sirène
Et les écailles de son dos
Scintillent sous la lune blême.*

*Et voyez, les feuilles qui tombent
Ne sont-ce pas ses mille doigts
Qui tâtent et palpent le monde
Comme pour dire : il est à moi ?*

*Et le silence que déchirent
Les adieux d'un signal de train ;
Et la sirène des navires
Qui pleure dans le port lointain ;*

*Et le beffroi qui sonne l'heure,
Quand même, qu'on l'écoute ou non,
Pour les morts qui n'en ont que faire
Et pour ceux qui, demain, mourront ?*

*La mort est la voix de l'espace ;
Elle est partout, ailleurs encore ;
Elle est le ver dans le fruit d'or
Et, sur la plante, la limace.*

*Elle est l'haleine du silence ;
Dans la solitude — le vent,
Le vent qui souffle du néant
Sur le front de celui qui pense !*

*Mais elle, un jour, devient l'amie.
Quand les autres amis sont morts,
Quand les enfants et leurs petits
Ont émigré vers d'autres ports ;*

*Quand déjà les yeux s'obscurcissent,
Que les mains tremblent pauvrement ;
Quand toute la maison s'attriste
D'être déserte dans le vent ;*

*Quand nos pas marchent avec peine,
De ci, de là, mais jamais loin ;
Que, sans savoir où ils nous mènent,
Ils vont de l'un à l'autre coin ;*

*Alors la mort aux doigts de laine,
Aux pieds de feutre, aux yeux de nuit,
La mort qui ne fait pas de bruit
Pour ne point réveiller les peines ;*

*La mort qui clôt volets et portes
Pour abolir dans la maison,
Pleine encore de tendresses mortes,
Le jour qui monte à l'horizon ;*

*Celle au front jadis détesté
Sera l'amie et la servante,
Fidèle, attentive et savante,
Que nous aimons à nos côtés.*

La double Mort

*Au loin des chemins parcourus
J'entends le galop des années
Qu'emporte la tempête ;
Sur la route des destinées
Se pressent déjà les années,
Troupe de malheureux vaincus
Même avant la défaite.*

*Déjà s'éteignent les étoiles,
Là, du côté de l'Orient...
Mes souvenirs d'enfance
Reculent, pâlissant,
Comme pâlissent les étoiles.*

*Des deux côtés la mort s'avance...
La mort resserre son anneau ;
La mort prépare notre lit ;
Le temps éteindra le flambeau
Dont s'éclairait notre pensée.*

*Le corps se meurt par les années...
Et l'âme se meurt par l'oubli.*

*Hélas ! Le temps s'écoule et toutes nos années,
Et les mois de nos ans, et les jours de nos mois,
Comme des rats sans nombre et dans cent mille
Rongent le chanvre d'or de notre destinée. [endroits,*

*L'homme pousse la tête hors du temps qui l'emporte ;
Avide et curieux, il fouille du regard
Le coin obscur où l'a fait naître le hasard
Et la route qui passe au-delà de sa porte.*

*Quelques livres, le soir, lui disent en silence,
Avec parcimonie, un de leurs beaux secrets,
Mais de ce monde, enfin, que verra-t-il jamais ?
Et combien de clartés livrera la science ?*

*Saura-t-il seulement l'infime et pauvre histoire
De cette humanité qui lui tient tant au cœur ?
Il n'aura pas le temps et, pressé par la peur,
Il mettra le mot : Dieu — sur la grande nuit noire.*

*Naître et devoir mourir sans avoir vu la terre !
Sans avoir eu le temps d'en scruter le mystère !
La Vie ! Un court regard éperdu et poignant
De naufragé, dans l'ombre, en face du néant !*

*L'horloge de ses dents mâche le pain des heures
Et déjà les souris grignotent la mémoire
Des livres qu'on a lus... tandis que mille rats
Dévorent, dans la nuit, ceux qu'on ne lira pas...*

*L'homme sage, mais il est rare,
Sachant le dernier mot du sort,
Choisit sa route et la prépare
En pente douce vers la mort.*

*S'il veut mourir sans durs regrets
Qu'il s'accoutume au grand mystère
Et l'ombre grave des cyprès
Sera moins lourde sur la terre.*

*Le silence et la solitude,
Le rêve et le recueillement
Sont la leçon et l'habitude
Par lesquelles la mort s'apprend.*

*Mais, ô Mort ! la dernière étreinte
D'un enfant, peut-on l'oublier ?
Et pourrai-je mourir sans crainte ?
Ton néant sera-t-il entier ?*

*Quand, du haut des cyprès, l'été,
Sur les saules et dans les trembles,
Mille oiseaux chanteront ensemble
La Vie et l'Immortalité,*

*Du fond de son sommeil de pierre,
Si mon cœur allait tressaillir,
Et s'il croyait alors ouïr
Dans les voix venues de la terre,*

*Celles plus douces, celles plus chères,
Celles divines de mes enfants ?
O Mort ! seras-tu bien entière
Et puis-je croire en ton néant ?*

*Autrefois j'avais en moi-même
Comme une source de beauté :
Je vivais aux confins extrêmes
De nos pauvres réalités.*

*Les choses m'apparaissaient pures,
La vie ouverte à qui voulait,
La main des amis ferme et sûre,
Je croyais à ce que j'aimais.*

*Car tout se passait en mon âme ;
C'est l'amour de mon cœur ardent
Qui faisait naître le printemps ;
Et mes yeux, la beauté des femmes.*

*Puisque le monde était en moi
J'étais le maître de la terre
Et j'ai vu les hommes se taire
D'étonnement devant ma foi.*

*Mais, un jour, mourut ma jeunesse
Et, depuis lors, je porte en moi,
Comme une source de tristesse
La vérité que j'entrevois.*

*J'ai pris conscience du monde
Et j'aime, mais en étranger,
Son printemps heureux et léger
Et ses nuits calmes et profondes.*

*J'aime les fleurs de ses parterres
Et suis heureux quand mon manteau
Emporte dans ses plis austères
Un peu de leurs parfums nouveaux.*

*Comme un penseur tranquille et doux
J'observe la flore et les bêtes ;
Je lis Virgile et les poètes
Qui les aimèrent avant nous.*

*Mais, mon cœur, où donc êtes-vous ?
Vous viviez tout cela vous-même ;
Vous viviez et vous étiez tout !
Et maintenant qu'est-ce que j'aime ?*

*Seriez-vous mort que mon esprit
Ne perçoive plus la distance
Entre le monde et les écrits,
Entre la Vie et la science ?*

*Je suis sur terre un ignorant
Qui confond Nature et poètes ;
Mon pauvre moi ! je le répète,
Vous n'êtes plus qu'un faux savant.*

*Qu'il me soit pardonné, l'ouvrage
Un peu ridicule et niais
De vouloir exprimer en langage
Ce que nul ne dira jamais.*

*Le sens des mots est trop étroit
Et quand s'unissent deux paroles,
Farouche, la pensée s'envole,
L'esprit ne dit plus ce qu'il doit.*

*La terre, les étangs, les plaines
Sont moins dans l'espace et le temps
Qu'en moi-même, où je les entends,
Où je les écoute et les aime.*

*Le bruit de la voix leur fait peur,
Pour les comprendre il faut se taire
Car le silence est pour le cœur
Ce que l'ombre est pour le mystère.*

*Seule au monde, en cette heure unique,
Pourrait paraître et nous parler
Sans que nos sens en soient troublés,
L'immatérielle musique.*

*Voluptueuses sans pécher,
Ses mains subtiles, bienfaisantes,
À la fois vierges et savantes
Nous entourent sans nous toucher.*

*Elle ne fait que caresser
Nos sens et, dans l'âme, illumine
Le côté sombre des pensées
Par où la Nature est divine !*

Mes Yeux

*Mes pauvres yeux, lampes mourantes,
Que reste-t-il de votre éclat ?
Déjà la nuit envahissante
Voile les choses d'ici-bas.*

*Peut-être est-ce l'indifférence
Qui, seule, éteint votre clarté ?
Mais où sont vos regards d'enfance
Vers l'Inconnu, vers la beauté ?*

*Vous laissez tomber vos paupières
Quand passe l'amour radieux ;
Vous connaissez votre misère,
Vous avez honte d'être vieux.*

*Pourtant, mes yeux, lampes sans flamme,
Je vous bénis du fond de moi ;
C'est par un regard que mon âme
S'est ouverte au premier émoi !*

*C'est par vous que j'ai vu le monde,
La mer, les étoiles, le jour,
Tout ce dont ma vie est profonde :
Mon enfant, la mort et l'amour.*

Mes Mains

*Mes pauvres mains, jadis si fortes,
Agiles comme des oiseaux,
Et dont le geste en quelque sorte
Précisait l'effort du cerveau ;*

*Mes pauvres mains, déjà ridées
Comme deux petites aïeules,
Pour vous bientôt sonnera l'heure
De ne plus suivre mes idées.*

*Pourtant, mes mains, soyez bénies !
Vous qui m'apprîtes tant de choses :
L'ineffable toucher des roses
Et les caresses de la vie.*

*Toutes les mains que vous touchâtes,
Mains maternelles — si fidèles !
Mains d'amante souvent ingrates,
Mon âme encor vous porte en elle.*

La Conscience

*Je ne sais comment vous nommer ;
Je vous ignore tout entière ;
Je ne sais si vous êtes Dieu,
Si vous êtes ombre ou lumière.*

*Et cependant soyez bénie !
Sans vous que serait mon destin ?
Moins qu'un aveugle en son jardin
Plein de clartés épanouies ;*

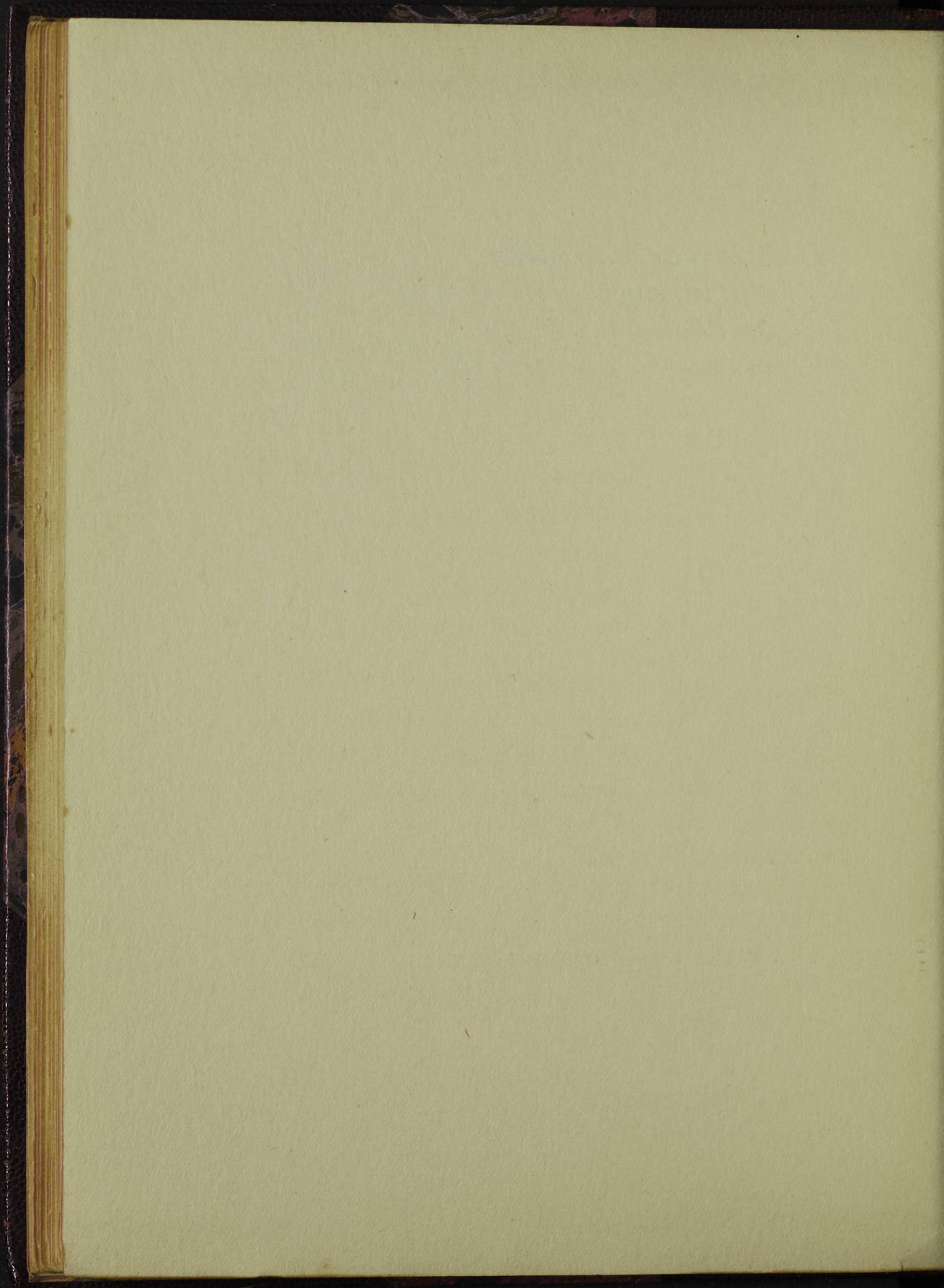
*Moins qu'une abeille sur la fleur
Et moins que, dans l'ombre, une rose,
Je ne serais, dans l'univers,
Parmi les choses qu'une chose.*

*Par toi, mon âme, je suis tout !
Par toi, je porte, en moi, le monde !
Par ta lumière qui m'inonde,
Je conçois l'espace et le temps.*

*Mes mains, mes regards, mes paroles
Sont des abeilles qui s'envolent
Et vont, au hasard des chemins,
Chercher leur précieux butin.*

*Mais les fleurs où mes sens se posent,
— Roses divines, fleurs du ciel, —
C'est l'essence même des choses ;
La pensée en sera le miel.*

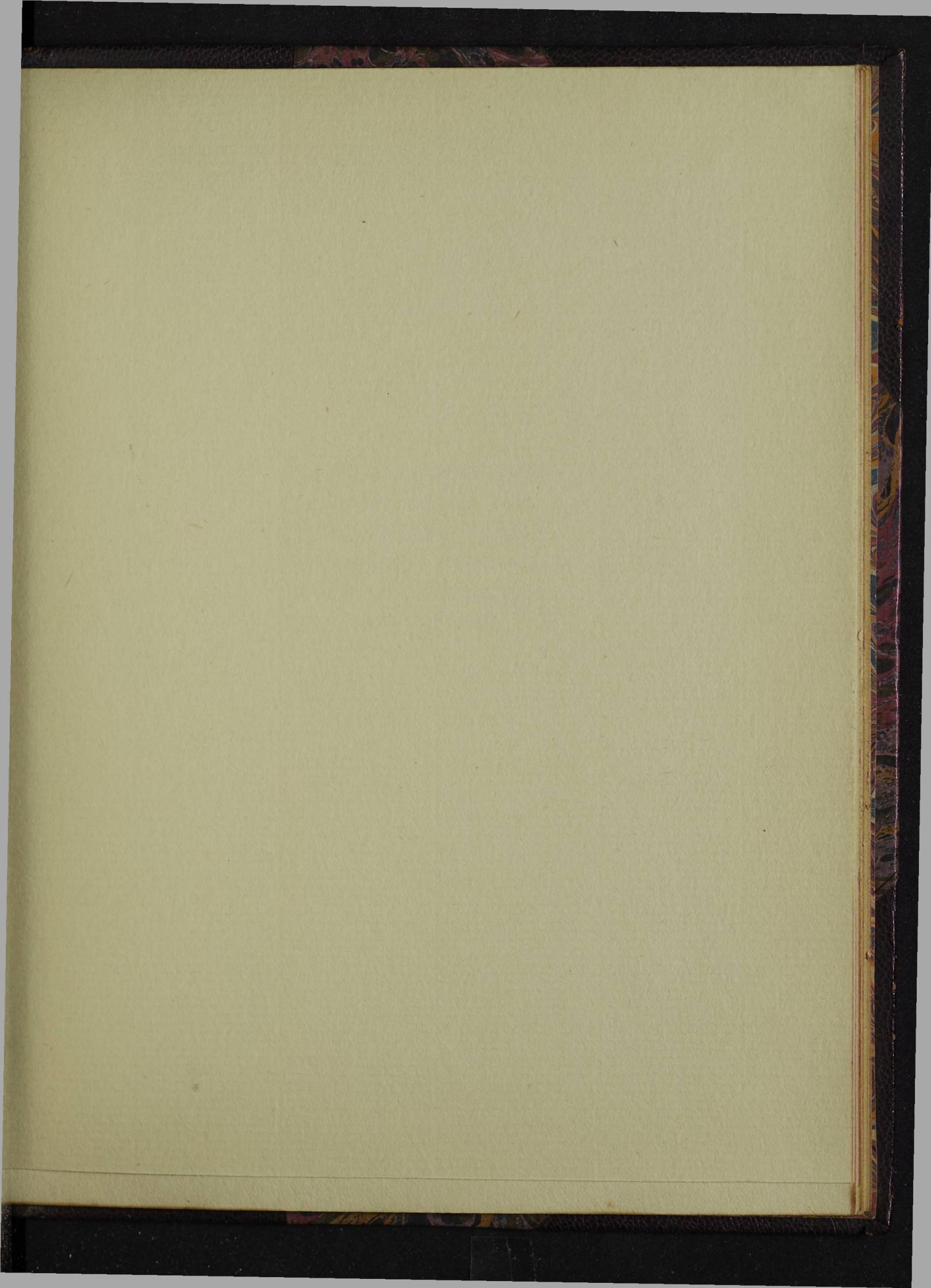
*Et la ruche de ces abeilles
C'est toi, mon âme, et c'est en toi
Que s'élabore la merveille
De concevoir le monde en soi.*

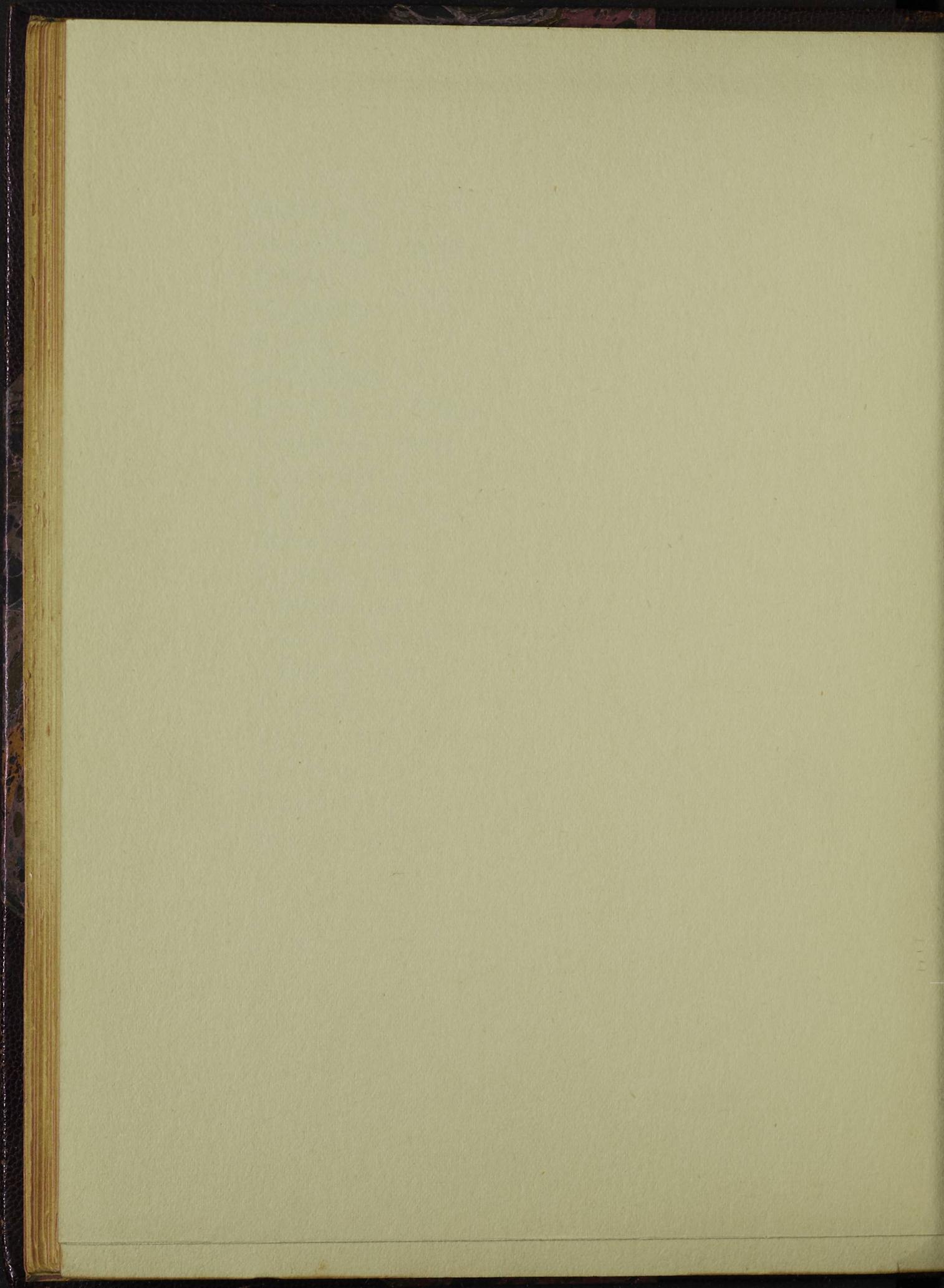


TABLE

Au seuil de l'âme	7
Acquiescement	9
Les silences	11
Sagesse	16
<i>Pour défendre mon cœur</i>	18
<i>Vous voilà pris</i>	21
Salut au printemps	23
A mon enfant	26
L'âme	29
La barque	31
Le souvenir	33
L'eau des sources	34

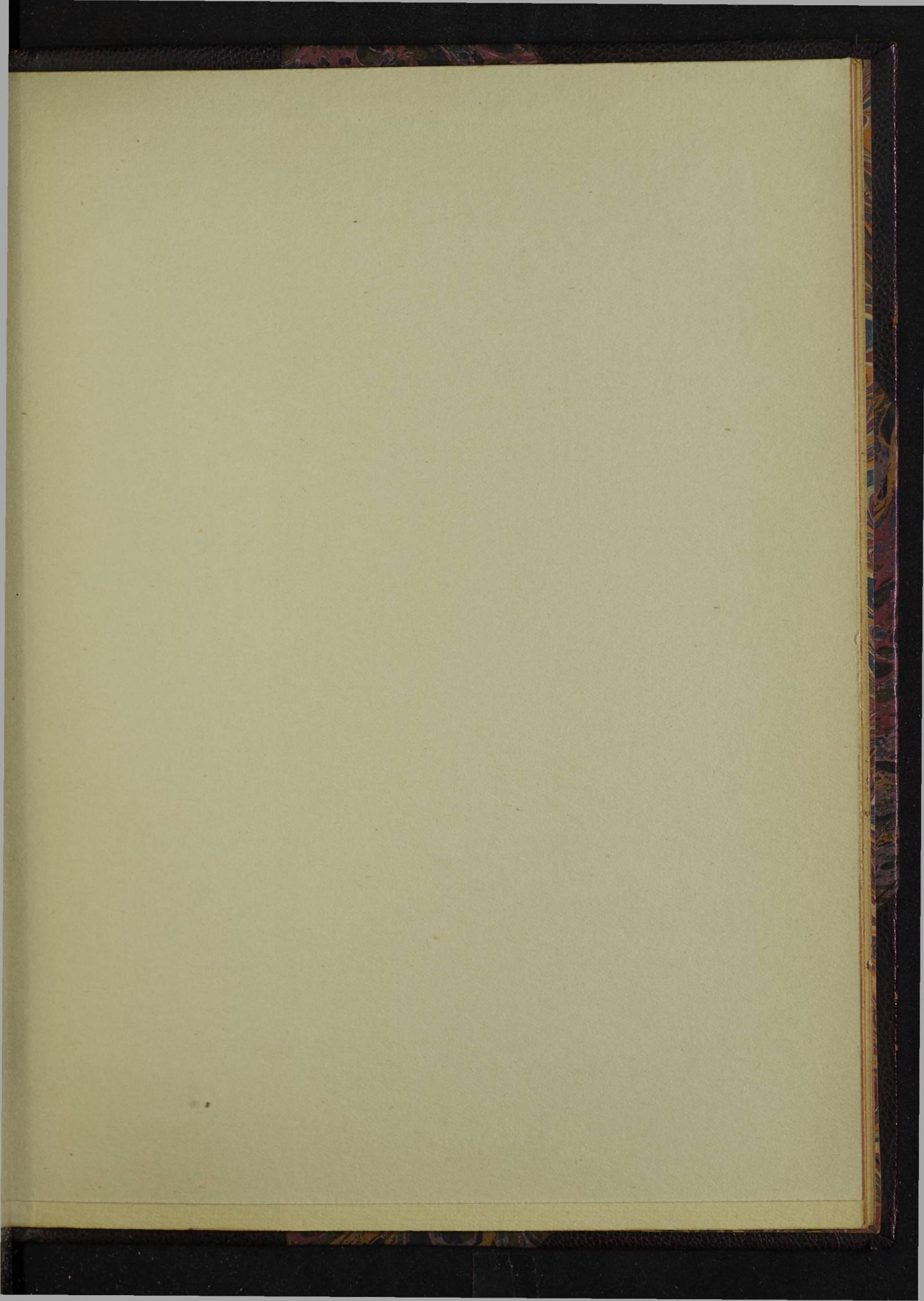
Narcisse	36
<i>Mes vieilles mains</i>	39
L'hôte	41
Le joaillier	45
La nuit	47
<i>C'était bien</i>	49
<i>Une branche d'orme</i>	52
<i>Toutes les larmes</i>	54
Le pauvre	57
<i>C'est le premier jour...</i>	59
<i>Douce et triste</i>	61
La mort est là	63
La double mort	67
<i>Hélas ! le temps.</i>	69
<i>L'homme sage</i>	71
<i>Autrefois</i>	74
<i>Qu'il me soit pardonné</i>	78
Mes yeux	81
Mes mains.	83
La conscience	85





ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DE JOS. VAN
LANGENACKER, POUR
H. LAMERTIN, ÉDITEUR,
LE QUATRE OCTOBRE MIL
NEUF CENT ET ONZE.





Se vend 3 francs.





